

Alea jacta est

Jean-Jacques Dubois

avril 2020

Introduction

L'affaire coronavirus est le début de la fin. Non pas la fin du monde, mais la fin du monstre. L'exercice ici proposé montre, depuis deux postures épistémologiques antinomiques, une convergence inusitée entre une perspective rationnelle appuyée par certaines théories scientifiques, telles la thermodynamique, le systémisme, l'écologie, l'évolutionnisme, et une perspective irrationnelle ou religiologique, appuyée par une herméneutique du sacré et des symboles de l'Apocalypse. Les deux perspectives discutent sur un même objet : l'eschatologie. Se dégage de cette convergence une compréhension susceptible de conférer du sens au non-sens.

Deuxième principe de la thermodynamique

« Il nous faut concevoir les principes qui permettent de comprendre qu'une culture puisse produire ce qui la ruinera » (Edgar Morin)¹. Morin ne s'est-il pas ici, à son insu, inspiré d'Aldous Huxley qui déclare dès 1928 au sujet du progrès : « les accomplissements (*achievements*) de la civilisation vont ruiner le monde entier ». *Alea jacta est!*

Carnot et Clausius jubilent. L'univers entier leur donne raison. Leur triomphe mesure l'ampleur et la profondeur de l'entropie planétaire. Nous avons atteint l'inéluctable ruine humani-terre. Presque atteint; il en manque encore un peu pour un paroxysme, non pas total qui anéantirait l'humani-terre et le cosmos, mais optimal qui « sélectionnera » quelques cocons de nature et d'humanité pour une métamorphose.

Les principes auxquels Morin fait allusion ne se résumeraient-ils pas en un seul principe, celui du deuxième principe de la thermodynamique. Carnot et Clausius ont démontré que tous les systèmes s'écartent de leur équilibre pour évoluer vers leur maximum de désordre, de dégradation, de désintégration. Ou entropie que j'ai qualifiée de transformation maximale.

Premier principe de la thermodynamique

Le deuxième principe de la thermodynamique n'est pensable qu'avec la complicité du premier principe, celui de la conservation de l'énergie par sa dégradation en chaleur. Quand un système atteint sa transformation maximale, la chaleur se fait également

¹ Edgar Morin, *La méthode : 4. Les idées*, Paris, Seuil, 1991, p. 50.

maximale. C'est l'activité, le travail, l'agitation en désordre des éléments des systèmes qui produisent cette chaleur, ce réchauffement. L'ordre, ou information du système, se perd au profit du désordre, ou transformation maximale. La transformation (activité, agitation, désordre) brûle l'information (énergie, ordre). Boltzmann aurait bien pu l'exprimer en ces termes psychoanthropologiques.

Le réchauffement de la planète, ne serait-ce pas la conséquence de cette fantastique agitation en désordre des humains, des entreprises et des nations, dégradation des énergies fossiles (pétrole, charbon...), dégradation biologique (extermination de 65% de la biodiversité et de 60% de la biomasse), fragilisation par acidification (inflammation) de toute la nature végétale, animale et humaine. La nature fiévreuse est enflammée et suffoque (air pollué, excès de CO₂), les humains fiévreux sont enflammés et suffoquent (inflammation et détresse respiratoire par le coronavirus). Les humains subissent ce qu'ils ont fait subir à la nature.² À moins que ce ne soit la nature elle-même, par ses énigmatiques lois³, qui réclame à ses tortionnaires (in)humains « l'aide à mourir ».

La « vie » en mouvoir (CHSLD) enfreint les lois de la nature

Une brise mortifère brise tout sur son passage. Nous n'en mourons pas tous, mais nous en sommes tous frappés (paraphrase de la fable de La Fontaine, « Les animaux malades de la peste »). Ceux qui semblent en mourir n'étaient-ils pas que des cadavres en sursis, que des revenants maintenus fallacieusement, artificiellement en vie par la prospère industrie médico-pharmaceutique. Ces vieux qui rejouent leur mort n'avaient-ils pas déjà outrepassé leur mort génétiquement naturelle! N'étaient-ils pas en infraction des lois de la nature, de la vie! Leur mort serait-elle la « révélation » (apocalypse) d'une mort rétroactive programmée? Leur « vie » était-elle un tissu de mensonge?

Planète malade, jeunesse malade

Les vulnérables, ceux qui révèlent leur mort et ceux qui s'en sortent au prix d'intenses douleurs, des baby boomers (55-75 ans) et leurs aînés (les 75 ans et plus), ne serait-ce pas cette engeance, la grande responsable de la destruction de la planète et d'une humanité encore inconsciente de son état moribond, encore innocente mais non innocente. Encore inconsciente, mais pas tout à fait. Elle voit bien deux désastres corrélés : l'état de pollution de la planète et ses conséquences sur l'état de maladie (physique et mentale) de la jeune génération, baromètre de l'état mortifère de l'humani-terre, de l'entropie du système global.

² Je considère que l'humain est une production de la nature, il est nature. Cependant, par commodité discursive, j'utilise ici l'opposition conventionnelle entre la nature et l'homme (culture).

³ Se référer à mon texte inédit « L'énigmatique travail de la nature ».

Crime et châtement

Plus le virus couronné tue les vieux, plus il revitalise la nature (diminution de la pollution) et, ce faisant, la jeune génération plus notamment. La nature et la jeunesse se revitalisent au rythme de la mort des vieux morts. Bref, châtement des vieux bourreaux, vengeance des jeunes victimes. Il faut que les parents meurent (parricide) pour que les enfants vivent. Les vœux de Freud se réalisent.

Ironie du sort, la vengeance de la jeunesse se conjugue à une autre vengeance, celle de la nature. Les villes les plus polluées produisent le plus de contamination et de morts. Et les jeunes les plus affectueux avec leurs papis et mamies produisent le plus de contamination et de morts. Plus le taux de pollution est élevé, plus les particules fines sont les vecteurs du virus. Plus les enfants sont asymptomatiques, plus ils sont les vecteurs du virus pour papi et mamie.

Bref, plus les vieux meurent, plus la planète et les jeunes vivent. Sélection naturelle négative pour les vieux, sélection naturelle positive pour les jeunes. Dieu est disqualifié, c'est la nature désormais qui effectue le « jugement dernier ».

Aucun nouvel ordre sans désordre

L'écosystème humani-terre écarté de son équilibre tend – et ce n'est qu'un timide début – à rétablir un nouvel équilibre. Un mal, le virus couronné, combat un autre mal, la pollution. Un prédateur, les baby boomers et autres vieux « *winners* », coupables d'un péché mortel de gourmandise infinie, « entropise » l'écosystème. Ces *winners* produisent la civilisation industrielle capitaliste, mondialiste, néolibérale, machiste. De toute l'histoire de la vie, jamais il n'y eut de prédateurs aussi voraces, aussi gloutons. Ces *winners* sont indissociables du Léviathan. Ils sont ce Léviathan, ce vieux monde moribond, ce vieux monstre industriel qui se meurt dans ces résidences de vieux et ces CHSLD. Pour rétablir un nouvel équilibre, une néguentropie (entropie négative), un nouvel ordre (information maximale) est en maturation, en gestation au sein même de ce désordre, de cette entropie qui atteint maintenant la transformation maximale systémique en épuisant son information, son énergie dégradée en chaleur. Cette entropie, c'est le merveilleux terreau, ce vénérable fumier, qui préside et nourrit une fantastique renaissance de l'humani-terre, du supra humain, de la supra nature.

Réversivité (réversion) vers une nouvelle complexité

Carnot et Clausius, malgré leur brillante découverte de l'inéluctable entropie, n'ont pas vu ce que le systémisme du 20^e siècle a mis en lumière : la loi de la réversivité. En psychoanthropologie, on a retenu le terme de réversion. Tout système évolue vers son maximum d'entropie, maximum de transformation. Soit! Cependant, cette entropie est servante de sa propre négation, sa négentropie qui se foment, se dissimule sous le

chaos et se nourrit même de sa propre contradiction. Une nouvelle complexité, nouvel ordre (information) dont les éléments sont plus et mieux interreliés, articulés, harmonieux et adaptés, est en maturation. La structure dissipative de Prigogine montre cette fluctuation microscopique qui se forme au sein du chaos pour s'imposer au système, nouveau système, au moment du paroxysme de la dissipation de l'énergie en chaleur. Le système revient à l'équilibre, non pas l'antérieur, mais un nouvel équilibre plus complexe. Cette loi de récursivité, ou réversion, est universelle : toute évolution, ou nouvel ordre, met à son service le désordre, comme Yahvé met Satan à son service pour l'évolution de Job, comme Jésus-Christ met Judas à son service pour son évolution (accomplir sa mission par sa résurrection).

Kill the winner

Il en est ainsi de la nature, l'humani-terre, obsédée par son désir d'évolution, qui produit son facteur de désordre, fauteur de troubles : la civilisation industrielle, ce Léviathan consubstantiel à ces vieux *winners* qui se meurent. La nature a produit ce qu'elle tue (comme Jésus condamne Judas à la potence). La nature produit de même le fléau, le virus-roi couronné (d'or), pour tuer les gagnants, « *to kill the winner* ». « *Kill the winner* » (le premier devient le dernier), tel est le nom donné à une théorie bien connue des biologistes océanologue : lorsqu'une espèce prédatrice a trop éloigné un écosystème maritime de son équilibre, ce sont des virus qui se chargent de ralentir ses ardeurs, ses gourmandises. Ainsi, l'écosystème se rééquilibre en sélectionnant négativement ces individus trop voraces. C'est un tribunal viral qui châtie les coupables pour rétablir un nouvel ordre.

Les *winners* avaient, semble-t-il, atteint l'optimum de leur mission, c'est-à-dire le désordre nécessaire, indispensable, pour la « souhaitable » évolution de l'humani-terre. C'est une avant-première, puisque ce n'est qu'une stratégie de la nature pour accélérer et compléter le désordre paroxystique. On peut, à cette étape préliminaire, observer une timide récursivité vers une rééquilibration, notamment par la diminution de la pollution qui fait système avec une augmentation de la santé de la nature, de la jeunesse, de l'humanité. L'humain, déjà, somatise moins au fur et à mesure qu'il conscientise ses angoisses, ses détresses, son désespoir à la faveur du confinement, et au fur et à mesure de la diminution concomitante de la pollution. Assainissement de la terre = assainissement de la jeunesse = assainissement de l'humanité = agonie des vieux *winners* = agonie du vieux monde = agonie de la civilisation industrielle = agonie de l'économie. *Losers* du monde entier, unissons-nous!

Ça va mal aller

L'économie est aux soins intensifs, peut-être même palliatifs. En crise depuis 2008, elle est maintenant passée à l'étape de la catastrophe. Intubée et sous respirateur artificiel, elle

est peut-être déjà morte. Ce sont les États (notamment la réserve fédérale américaine) qui endettent leur population pour lui conférer un simulacre de vie. L'acharnement thérapeutique n'y pourra rien. Il ne fait que susciter l'effroi, la terreur du futur. Une nouvelle utopie émerge : « ça va bien aller »... comme avant. Sauver les vieux *winner*s à tout prix, nouveau culte des ancêtres, témoigne de la terreur collective face à la mort de l'économie, de la civilisation industrielle. Ces vieux ne représentent-ils pas les « délices de Capoue », le « *statu quo ante* », la vieille et démodée sécurité morbide, perverse, toxique. « Ça va mal aller »... comme avant, pire qu'avant. Honorer l'ancêtre, c'est l'inviter à rétablir son ordre, sa cosmologie, son despotisme. C'est le retour du même, l'hégémonie du passé, le refus du futur, de l'inconnu, de l'innovation; Mircea Eliade l'avait bien compris.

Papa-industrie est mort, maman-nature agonise

L'humanité souffre d'un double deuil : papa-papi, maman-mamie. Nous perdons le père pourvoyeur macho, la civilisation industrielle et la mère-terre, la nature exploitée et violentée par le pourvoyeur. Violence conjugale de la civilisation industrielle envers la dame-nature qu'elle-même avait enfantée et « éduquée » au fil des millénaires. Peut-être la nature aurait-elle intérêt à questionner ses principes pédagogiques à l'aide de Montessori ou Freinet ou Max Bauthier.

Presque toutes les personnes que j'accompagne reviennent sur leurs vieilles souffrances d'abandon qu'elles pensaient avoir liquidées. J'ai soupçonné un transfert de souffrance d'abandon refoulée par les négateurs de la terreur face à l'événement catastrophique, les « ça va bien aller ». La popularité de ce slogan mesure l'intensité de la souffrance refoulée, niée. Lors d'exercices, le seul fait de visualiser ces négateurs en horrible souffrance d'abandon par papa-industrie et maman-nature, a suffi à soulager et libérer cette souffrance qui habitait ces personnes que j'accompagne. L'effet catharsis virtuelle permet de se libérer d'une souffrance absorbée de l'autre, des autres.

Paroxysme de la violence conjugale

À la fin du confinement, papa-industrie, déjà décédé, sans le savoir, va se venger de maman-nature, la rebelle avec ses petits...virus. Sa violence sera sans borne. On a beau déplorer ses exactions envers maman-nature, on ne peut s'empêcher de le vénérer, de l'adorer même; il est un si grand, si bon pourvoyeur (la surconsommation). La rébellion de maman-nature l'a terrassé; il est au soin intensif, fiévreux, inflammé et en détresse respiratoire (principaux symptômes dus au virus couronné.) N'est-il pas ces vieux qui se meurent! Ses symptômes sont les mêmes que ceux qu'il a infligé à maman-nature. Son moi-industrie est son non-moi-nature. La loi de l'attraction universelle de Newton s'impose encore ici : « les mouvements [symptômes] des corps enfermés dans un même

espace [système humani-terre] sont les mêmes entre eux ». Beau cas de justice immanente!

« Père! Père! Pourquoi m'as-tu abandonné ». Voilà ce que l'humanité gémit dans son confinement et ses tourments, abandonnée de papa-industrie, euphémisé et métaphorisé par le deuil de papa-papi torturé en CHSLD. Maman-nature, agonisante aussi, avec quelques lambeaux arrachés de sa peau et de sa chair, réussit tout de même à offrir le sein : tout est fermé, sauf l'industrie agro-alimentaire qui « dégrafe son corsage » (paraphrase de Brassens). Survivra-t-elle cette douloureuse humanité, à téter ainsi un lait aussi toxique au goût de mort.

Dead cat bounce

Un dommage collatéral important du confinement est une augmentation de la violence conjugale sans doute sans précédent. Elle présage de la violence de papa-industrie envers maman-nature qui s'annonce (nous sommes au début du deuxième mois de confinement) déjà par le rebond, la relance de la surproduction, de la surconsommation et de la...destruction de la terre, de la violence envers maman-nature. La production, la consommation, la pollution vont se déchaîner. La privation, l'ascèse, le régime de cinq mois de confinement dans cet immense monas-terre qu'est devenue la terre, aura été vécu comme un trauma collectif. Un trauma comme celui de la personne obèse qui s'inflige un sévère régime. Une fois qu'elle atteint son poids idéal, elle cesse son régime avec de bonnes résolutions. Son organisme privé, traumatisé par son régime, se moque de ses résolutions et n'a qu'une obsession : engraisser, accumuler par peur d'un futur régime. L'ex obèse pantagruelise. Il reprend son poids et en rajoute avec frénésie. Un an et demi après cinq mois de confinement, l'humani-terre sera « désolation de l'abomination » (Apocalypse). Il faut s'attendre au pire du père, au père du pire.

Le phénomène de soubresaut d'une entreprise (civilisation industrielle) morte et zombifiée est bien connu dans le domaine financier. Quand une entreprise s'effondre à la bourse, elle remonte spectaculairement et atteint un pic de rendement bien supérieur avant son effondrement, pour ensuite disparaître du marché. C'est le dernier spasme du mourant. Dans le monde de la bourse, ça s'appelle « *dead cat bounce* », le soubresaut du chat mort. Ce modèle pour une entreprise s'applique déjà pour la civilisation industrielle : les média ne parlent que de relance, de rebond et de mort de ces vieux industriels, métaphores microcosmiques de la mort macrocosmique de la civilisation industrielle, mort de l'économie capitaliste. C'est son soubresaut (*bounce*) qui nous rassure.

Presque rien terrasse presque tout

La terre reprend son souffle et l'humanité aussi, quand l'opresseur (la civilisation industrielle et ses vieux industriels) le perd. L'un inspire, l'autre expire. Avec la diminution de la mort, de la maladie, de la pollution, indissociable de la sélection

négative des vieux, qui massacraient, torturaient l'humani-terre, torture plus tangible chez les jeunes, on assiste en synchronie à l'augmentation de la vie, de la santé, de la purification de l'humani-terre. Une « rédemption », un bien modeste début, une réversion (conversion), un principe de récursivité du système s'est mis en branle. Notre sauveur : un microscopique virus. Presque rien transforme, bouleverse, perturbe presque tout (paraphrase de Jankélévitch). Sa toute-puissance, puissance du minuscule, terrasse ce qui, de toute l'histoire de l'humanité, n'a jamais atteint une telle puissance, un tel empire, ce colosse industriel aux pieds d'argile.

Jugement dernier

Le monde invisible arraisonne le monde visible. Ce virus, si minuscule qu'il est invisible, fascine et terrifie à la fois. On le soupçonne omniprésent, et on le sait omnipotent. C'est lui qui décide de nos destinées personnelles et collectives : personnelles, il a droit de vie ou de mort sur tout un chacun par la sélection naturelle positive (vie) et négative (mort), véritable jugement dernier; collectives, la civilisation mondiale s'agenouille devant cette petite entité insignifiante trop signifiante dont la colère fait trembler l'humani-terre d'effroi. Son pouvoir absolu justifie sa couronne... d'or. L'épreuve qu'il inflige fait goûter à l'amour en suscitant la nécessaire solidarité. Il gratifie de la vie, il donne la vie en purifiant la nature par la diminution de la pollution et ses effets bénéfiques pour la santé de tout, de tous. Il guérit, il sauve l'humani-terre. La terre est un monas-terre et l'humanité y est en retraite fermée et s'y repent de ses péchés, trop peu encore. La tentation prochaine sera encore plus irrésistible et le péché plus mortel.

Le sacré et le virus couronné

Purification, rédemption, conversion, salut, puissance du minuscule, monde invisible, facination/terreur (*fascinans/tremendum*), onniprésence, omnipotence, jugement dernier, amour, guérison, péché/repentance, voilà autant d'expressions qui ressortent du sacré, du religieux. Voilà qui donne raison à Malraux : le 21^e siècle sera puisqu'il est d'emblée spirituel (« Le 21^e siècle sera religieux ou ne sera pas »).

Le coronavirus serait-il un avatar du Christ-roi avec sa couronne d'épines en or? Le Christ l'avait bien dit qu'il reviendrait (deuxième venue) en colère pour le jugement dernier (sélection naturelle). Et en voleur, ne nous vole-t-il pas notre formidable civilisation industrielle et nos chers vieux industriels.

Si le sacré fascine, il terrifie aussi. On ne peut s'en approcher impunément. Seuls les chamanes ou les prêtres, come Moïse sur le mont Sinaï, sont investis du sacer-doce, c'est-à-dire du pouvoir sacré (*sacer*) qui habilite son détenteur à interagir avec le sacré sans en être foudroyé. Seuls les prêtres catholiques pouvaient toucher les vases sacrés et circuler dans le sanctuaire sans en être sanctionnés, ou seuls les chamanes pouvaient négocier

avec les esprits et les maîtriser sans en être châtiés. Pour les autres, la distanciation était la règle. Et toute transgression pouvait entraîner la catastrophe.

Le virus fait peur, il terrorise même. Il force à la distanciation, et la transgression de la prohibition peut entraîner le malheur jusqu'à la mort. Le virus, touché comme l'hostie profanée, Christ en colère, foudroie.

Si le virus est la nature, le Christ aussi

Le virus, production de la nature, est la nature même. Ce micro-micro-microcosme, monade leibnizienne, contient toute la nature macrocosmique que Spinoza consubstantialise au Christ, Dieu-Nature. Si le virus est la nature qui en a ras-le-bol de la maltraitance, des abus, des viols, il est donc l'agneau qui répand la 5^e coupe du vin de sa colère et sonne la 5^e trompette après avoir brisé le 5^e sceau.⁴

Le virus, c'est le Christ lui-même qui accomplit sa promesse de revenir sur terre. Les fondamentalistes chrétiens pensent que le Christ va revenir du ciel comme il est parti... en montant. Aussi absurde que cela puisse paraître, ils ont bien raison. Le Christ est une émergence de l'humanité, du plus profond de l'inconscient collectif transsubjectif. C'est du puits de l'Abîme que « monte une fumée, comme celle d'une immense fournaise [civilisation industrielle] – le soleil et l'atmosphère en furent obscurcis [pollution] et de cette fumée [désordre], des sauterelles [symbole du fléau : coronavirus] se répandirent sur la terre; on leur donna un pouvoir pareil à celui des scorpions [tourments et drames de la vie] de la terre » (Apocalypse 9; 2-3)⁵.

Le Christ ne descendra pas du ciel, il monte déjà de la terre

Si le Verbe se fait chair, il est la nature, l'humanité, la terre, l'humani-terre. Sa deuxième venue, c'est une montée, une émergence des potentialités en maturation dans le puits de l'Abîme où se joue l'évolution de l'humanité, de la nature, potentialités qui s'actualisent en propriétés, celles du sacré ci-haut identifiées et analysées, ni plus ni moins celles du Christ. C'est le nouvel ordre (complexité) planétaire qui ne peut qu'émerger, que monter du désordre, du puits de l'Abîme. Ils ont bien raison ces fondamentalistes!

C'est de la fumée que surgit le virus, entités sacrés devant lesquels s'agenouille l'humanité entière. Peuple, à genoux, n'attends plus la délivrance, elle est arrivée. Cette fumée-désordre-entropie-abîme, production de la civilisation, produit son pire ennemi. On conçoit bien ici « les principes qui permettent de comprendre qu'une culture [industrielle] puisse produire ce qui la ruinera » (Morin).

⁴ Les coupes, les sceaux et les trompettes, sont trois symboles déployés en sept fléaux dans l'*Apocalypse*, dernier livre du Nouveau Testament.

⁵ Toutes les citations de l'Apocalypse proviennent de *La Bible de Jérusalem*.

Pour sauver la terre (nature), le virus s'en prend à qui l'outrage

C'est l'humani-terre elle-même qui se guérit, se « sauve » en s'intimant à elle-même (virus) de sauver « les prairies, toute verdure et tout arbre et de s'en prendre seulement aux hommes qui ne porteraient pas sur le front le sceau de Dieu » (Apocalypse 9; 4). L'invasion planétaire du virus nettoie, purifie la nature (les prairies...). Il ne s'en prend qu'à ceux dont le système immunitaire est déficient. Son déficit est indissociable de son auto-amour dont le niveau de qualité mesure le niveau de qualité du système immunitaire qui précisément veille à l'amour de soi vérifié par les bons soins, la protection, envers soi-même, envers son organisme. L'amour de soi se vérifie aussi par son empathie envers les autres, par son amour envers les autres. Amour de soi et amour de l'autre sont indissociables et incompatibles avec la rigidité cognitivo-émotionnelle. Se dégagent ici quatre faces d'une même réalité : amour de soi = amour (empathie) de l'autre = efficience du système immunitaire = plasticité cognitivo-émotionnelle. Dieu, selon Jean, auteur de l'Apocalypse, étant amour, être marqué du sceau de Dieu signifie s'être engagé dans un processus ontologique de développement de sa capacité d'aimer et d'être aimé de l'autre et de soi, de l'autre qui est soi.

Repentance chez des humains

Les sauterelles-virus n'ont pas mission de tuer les humains, « mais de les tourmenter durant cinq mois » (Apocalypse 9; 5) qui sera, approximativement le temps de confinement. « La douleur qu'elles provoquent ressemble à celle d'une piqûre de scorpion » (Apocalypse 9; 5). Le scorpion renvoie au puits de l'Abîme d'où émerge avec la fumée « les tourments et drames de la vie jusqu'au gouffre de l'absurde, du néant, de la mort ». Émerge alors et se révèle « la puissance mystérieuse et inexorable des ombres de l'enfer [inconscient collectif], des ténèbres intérieures ». ⁶ Cependant, le scorpion évoque « la dialectique de la destruction et de la création, de la mort et de la renaissance, de la damnation et de la rédemption » ⁷.

À la guerre comme à la guerre

C'est une véritable guerre que les sauterelles-virus livrent à la civilisation (industrielle). En effet, « elles font penser à des chevaux équipés pour la guerre » (Apocalypse 9; 7). Le cheval, n'est-ce pas « l'animal des ténèbres et des pouvoirs magiques » qui surgit du « monde chthonien », c'est-à-dire de l'inconscient collectif consubstantiel aux profondeurs abyssales de la terre auxquelles renvoie le « puits de l'Abîme ». On convoque, du côté des humains, le langage guerrier pour les combattre, et même l'armée charge l'ennemi partout embusqué.

⁶ L'interprétation de ces symboles est tirée de Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Éditions Robert Laffont, 1982.

⁷ *Ibid.*

Sur la tête de ces sauterelles-virus « on dirait des couronnes d'or, et leur face rappelle des faces humaines; leurs cheveux, des chevelures de femme, et leurs dents, des dents de lion » (Apocalypse 9; 7-8). Les sauterelles-virus ont des couronnes d'or. Ce sont des coronavirus. Une seule occurrence dans l'Apocalypse où il est fait mention d'une couronne d'or, la seule face d'homme couronnée d'or est celle du « Fils d'homme [référence au nom donné au Christ dans les Évangiles], ayant sur sa tête une couronne d'or » (Apocalypse 14; 14). Il s'avère que la couronne d'or du coronavirus renvoie à la couronne d'or du Christ. Le coronavirus, on l'a déjà mentionné, c'est l'omniprésence et l'omnipotence du Dieu-Christ sur la terre, dans l'humanité. Si seul le Christ est digne de porter la couronne d'or, le coronavirus ne peut être que sa révélation (= apocalypse).

Toute la puissance de la nature condensée en un microscopique virus

Ces sauterelles-virus à face humaine ont des « chevelures de femmes » et des « dents de lion ». Voilà trois expressions qui connotent la puissance, la toute-puissance, l'omnipotence. La consubstantialité déjà établie entre le virus et la nature-mère, donne à penser que la chevelure de femme connote la puissance de la nature, de la terre-mère. Cette puissance guerrière des sauterelles-virus (« leur thorax, des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes, le vacarme de chars aux multiples chevaux se ruant au combat ») est celle du Christ. Dans le texte (Apocalypse 5; 5), celui qui « a remporté la victoire », c'est le Christ lui-même, « le Lion de la tribu de Judas ». Dans l'Apocalypse, il n'est fait mention d'aucune autre guerre mettant en jeu un fléau contre les humains. La 6^e catastrophe met en scène une grande guerre, mais c'est entre les nations.

Le paroxysme nécessaire de la violence-souffrance

Mais avant cette guerre (celle de la 6^e catastrophe, après celle de la 5^e), il y aura un répit pour beaucoup, un dépit pour certains. L'entre-deux guerre, deux ans au plus, sera le temps de l'exacerbation de la violence de papa-industrie envers maman-nature-humani-terre. La vengeance sera cinglante. Jamais l'humani-terre n'aura été tant outragée. « Désolation de l'abomination », temps de répit-dépit du *Dead Cat Bounce*. C'est cependant Maman-Nature-humani-terre qui, par ses piqûres de scorpion, a provoqué la violence de papa-industrie, violence nécessaire pour atteindre l'entropie optimale-maximale, ce désordre au service du nouvel ordre désiré par maman-nature. L'intensification du nouvel ordre que la nature-Christ veut infini, absolu, éternel.

Un calme dont l'intensité présage l'intensité de la fête-guerre totale

Les cinq mois de confinement, de solitude, de jeûne (de la surconsommation-production), de silence, de pénitence, de purification, d'un calme saisissant, font contraste avec ce qui vient : l'orgie, la dépense, l'exubérance et l'effervescence de la fête absolue de la surproduction-consommation jusqu'au potlatch de l'humani-terre. Ce sera le temps du soubresaut du chat mort. Roger Caillois décrit ce phénomène de l'effervescence festive,

de l'orgie, de la dépense sans frein, précédé par la solitude, le jeûne, la privation, le silence, la souffrance, et la purification nécessaires pour accentuer, exacerber, intensifier la jouissance, l'excès, les débordements. Caillois a aussi démontré que la guerre est le substitut de la fête dans les sociétés plus complexes. C'est le calme avant la tempête, le potlatch archétype de la sur-sur-surconsommation. C'est aussi le calme juste avant l'aube qui préside le retour de l'agitation quotidienne et l'ouverture des marchés. Mais le calme le plus troublant est celui que les vieux sergents connaissent bien. Juste avant l'assaut « surprise » de l'ennemi, tout bruit, tout bruissement, tout mouvement, tout vent, toute parole, tout se fige. Les soldats aguerris et vigilants se préparent au combat qui ne tarde pas à faire rage.

Le blasphème pour glorifier Dieu

Même si le Christ-nature et virus fait la guerre aux humains, cette guerre, c'est le calme nécessaire, l'angoisse, le tourment (scorpion), pour la grande fête orgiaque, prélude de la dernière guerre. Ces tourments du scorpion-virus, ce confinement, séjour en monas-terre de toute l'humanité, non seulement n'aura pas bonifié les « hommes », au contraire, car « loin de se repentir de leurs agissements, les hommes blasphémèrent le Dieu du ciel sous le coup des douleurs et des plaies » (Apocalypse 16; 11). Le blasphème, c'est outrager, massacrer la nature. La deuxième venue du Christ deviendra sa deuxième crucifixion, son deuxième sacrifice, le sacrifice de son alter ego, la nature. Papa-industrie s'apprête à battre à mort maman-nature. Toute fête orgiaque (sur-production-consommation) nécessite sa victime sacrificielle, c'est la nature qui veut jouer et jouera ce rôle. Elle n'est pas folle, elle sait bien qu'il lui faut atteindre ce paroxysme entropique dont elle se gratifie en provoquant la violence de papa-industrie par ses piqûres de scorpion. L'ordre (négentropie) qu'elle désire ardemment ne peut qu'émerger de son désordre (entropie) équivalent. Et papa-industrie est son servile pourvoyeur.

Conclusion

La guerre contre la nature par et pour la fête orgiaque qui suivra les 5 mois de tourments (confinement) et qui finira d'épuiser les ressources de la nature (5^e catastrophe), ne pourra que déboucher sur la guerre entre nations affamées, assoiffées, cupides (6^e catastrophe). Telles seront les conditions nécessaires pour la 6^e catastrophe.